

FRANÇOIS DE LAVAL MODÈLE D'ESPÉRANCE

En face des philosophies du désespoir que notre siècle a vu surgir, Gabriel Marcel nous a laissé, sur l'espérance, des analyses pénétrantes que nous avons toujours grand intérêt à méditer. "Plus nous nous rendons tributaires de l'avoir, écrit ce philosophe, plus nous nous laisserons devenir la proie de la rongeante anxiété qu'il dégage, plus nous tendrons à perdre, je ne dis pas seulement l'aptitude à l'espérance mais jusqu'à la croyance, si indistincte soit-elle, à sa réalité possible. Sans doute est-il vrai en ce sens, et à la limite, que seuls les êtres entièrement libérés des entraves de la possession sous toutes ses formes sont en mesure de connaître la divine légèreté de la vie en espérance (...) C'est seulement par les brèches de l'avoir que l'espérance peut se frayer un chemin jusqu'à notre âme."

Depuis toujours, les grands spirituels et les mystiques ont perçu le grave écueil que constitue, pour une âme qui cherche à se rapprocher de Dieu, l'attachement aux biens terrestres. Comment nous laisser porter vers la transcendance quand nous sommes possédés par des biens qui nous replient sur nous-mêmes? Comment nous laisser attirer par l'au-de-là quand trop d'attraits nous retiennent ici-bas? Ne devenons-nous pas imperméables au souffle de l'Esprit quand nous laissons la tiédeur de la terre nous suggérer d'y établir notre demeure?

Les situations de douillette quiétude, les désirs qui s'expriment sans retenue et que rien ne vient jamais contrarier ne favorisent pas le surgissement de l'espérance ni non plus son développement.

C'est ce que François de Laval nous rappelle par toute sa vie. En remontant dans l'histoire de son existence riche et féconde, on découvre qu'il est amené très tôt à se forger une âme capable de placer en Dieu son seul véritable bien et une volonté disposée à se dépouiller de tout.

François n'a que treize ans à la mort de son père. Voilà qu'à ce deuil qui assombrit son enfance, s'en ajoutent d'autres qui viennent perturber les projets familiaux et ceux qu'il caresse pour lui-même. C'est d'abord la mort inopinée d'un jeune frère qui survient en 1642. Deux ans plus tard, c'est l'aîné de la famille qui succombe sur les champs de bataille. L'année suivante, le deuxième fils de Madame de Laval tombe à son tour au champ d'honneur. Pour la famille de Laval, la situation est douloureuse. Après la disparition des deux fils aînés, c'est tout naturellement vers François que l'on se tourne pour lui confier la charge de chef de famille. À vingt ans, le voilà Seigneur de Montigny.

Mais le jeune homme nourrit déjà un autre projet de vie. Il se prépare à devenir prêtre. Comme il n'a pas encore reçu les ordres sacrés, son entourage le prie de renoncer à son dessein. Il écoute bien volontiers les conseils qu'on lui prodigue à ce moment et qui viennent de la sagesse humaine. Puis il réfléchit. Sa décision marquera sa fidélité à sa vocation sacerdotale en même temps que son sens des responsabilités envers sa famille. Il met d'abord bon ordre aux affaires familiales, puis prépare son

frère cadet à recueillir la succession paternelle. Quant à lui, il reçoit l'ordination sacerdotale le 1er mai 1647.

C'est un choix difficile que François de Laval fait à ce moment: il renonce à un avenir riche de promesses que sa haute naissance lui permet légitimement d'entrevoir. Mais déjà il démontre que l'ambition et la gloire, les honneurs et les richesses ne peuvent parvenir à le détourner de la route qu'il s'est tracée.

Les longues et multiples péripéties entourant son élection à l'épiscopat devaient lui donner encore l'occasion de manifester son détachement.

C'est d'abord pour le Tonkin que son nom est proposé dès 1653. Ce projet n'ayant pas eu de suite, François de Laval qui avait résigné ses fonctions d'archidiacre d'Évreux et abandonné du même coup les revenus attachés à cette charge, se réfugie à l'Ermitage de Caen, maison dirigée par un laïc d'une grande piété, Jean de Bernières. Pendant quatre années, il s'y trouve pour prier et méditer, pour se nourrir d'entretiens spirituels et se dévouer auprès des malades et des pauvres. C'est en ce lieu qu'on vient lui proposer, en 1657, de partir comme évêque missionnaire en Nouvelle-France. Sa consécration épiscopale ayant dû être différée, en raison de toutes sortes de tribulations provoquées par les querelles gallicanes très vives à cette époque, c'est seulement le 17 juin 1659 qu'il peut débarquer à Québec avec le titre de vicaire apostolique de la Nouvelle-France.

Pendant toutes ces années où autour de son nom s'agitent des personnes non toujours animées du plus pur zèle apostolique, François de Laval se tient à l'écart de toutes les coteries et de leurs intrigues. Quand le moment choisi par la Providence arrive, on le retrouve libre de toute attache et prêt à servir Dieu et son Église.

On ne sera donc pas étonné de découvrir chez le jeune évêque qui aborde nos rivages une âme profondément trempée qui place au ciel tous ses désirs et toutes ses aspirations.

À son arrivée à Québec, il ne trouve qu'une pauvre église sans presbytère. Autour de lui, c'est le dénuement à peu près complet. Tout doit être organisé et les moyens pour y parvenir sont bien limités. C'est aussi dans le détachement le plus total qu'il voudra toujours vivre lui-même. Qu'il s'agisse de nourriture, de vêtements, de meubles, il ne s'accorde même pas le nécessaire. En cela, il suit le conseil de M. de Bernières: "Fuyez, Monseigneur, fuyez tout ce qui a de l'éclat".

Au milieu de ses immenses travaux, François de Laval est toujours soutenu par la pensée du ciel et il n'envisage pas autrement qu'avec un édifiant abandon à la Providence les situations pénibles dans lesquelles il se trouve plongé. "Ce pays, écrit-il, ne peut subsister sans un effet extraordinaire de la puissance divine que l'on ne doit pas se promettre, bien que nous devions l'espérer de sa bonté". Ce propos marque bien l'esprit qui est le sien devant les difficultés qu'il doit affronter dans l'exercice de son ministère pastoral.

Ces difficultés, il les rencontre d'abord dans les rapports souvent éprouvants qu'il lui faut entretenir avec les représentants du pouvoir royal.

Mgr de Laval veut avant tout établir ici une Église libre de toute servitude. C'est alors aux prétentions gallicanes qu'il doit s'opposer. Dans la France de son époque, il existe un fort courant de pensée qui entend soumettre même l'autorité de l'Église au pouvoir de la monarchie. Plusieurs gouverneurs et intendants de la Nouvelle-France sont imbus de cet esprit. Leur susceptibilité est donc très vite blessée quand, tentant de s'immiscer abusivement dans les œuvres pastorales de l'évêque, ils se heurtent à sa résistance inébranlable, quoique toujours respectueuse.

Dans la sombre affaire du commerce de l'eau-de-vie, le premier évêque de Québec doit encore soutenir les assauts répétés des intrigues de plusieurs officiers civils qui adoptent, au mépris d'ailleurs des recommandations royales elles-mêmes, un comportement indigne, voire ignoble. Bien des fois, la sensibilité de l'évêque s'en trouve ulcérée. François de Laval se croit même, à certains moments, un obstacle à l'implantation de l'Église en ce pays. Mais, dans la prière, il retrouve le calme et la sérénité "Priez, écrit-il à Henri Boudon, un compagnon de sa jeunesse studieuse, que nous puissions faire un bon usage des croix dont il plaît à Notre Seigneur de faire une large part à notre pays et spécialement à toute l'Église... Notre Seigneur est aimable en tout; et en prenant tout de son aimable main, nous jouirons toujours d'une paix que les hommes ne nous peuvent enlever."

C'est ce même esprit d'abandon à la Providence qu'il manifeste quand il assiste aux démarches de son successeur pour transformer l'œuvre qui lui est particulièrement chère, le Séminaire de Québec. Au moment où Mgr de St-Vallier se rend à Paris pour obtenir les autorisations lui permettant de procéder à la réforme de cette institution, Mgr de Laval écrit à M. de Denonville: "Notre-Seigneur, par sa miséricorde, me fait la grâce de jouir d'une grande paix intérieure de cœur et d'esprit, ayant une entière confiance qu'il fera tout réussir pour sa gloire."

Il n'a pas un autre sentiment quand la maladie vient lui retirer peu à peu ses forces. En 1684, le mauvais état de sa santé lui fait croire qu'il doit remettre sa démission comme évêque de Québec. À ce moment, il n'a guère plus de soixante ans. Mais déjà, à quelques reprises, il a éprouvé d'alarmants malaises qui ont fait craindre pour sa vie. La pensée de la mort est dès lors constamment présente à son esprit. Sa soumission à la volonté divine est entière: "Je ne fais que relever d'une maladie que l'on croyait mortelle, écrit-il à son ami Boudon, et elle a été précédée trois mois auparavant d'une autre qu'on ne croyait pas moins dangereuse: ce qui nous fait connaître que notre fin n'est pas éloignée. C'est en cet état qu'on reconnaît la vérité qu'il n'y a que Dieu seul, et que tout le reste n'est rien que pur néant. Souvenez-vous toujours de moi en sa sainte présence et lui demandez, et à sa sainte Mère, les grâces qui nous sont nécessaires pour nous disposer à bien mourir."

Affaibli par les infirmités, recru de luttes et d'épreuves, François de Laval permet à des intimes d'entrevoir ce qui donne à son esprit tranquillité et sérénité. "Dieu soit loué de tout", écrit-il encore à Henri Boudon. De même, à l'abbé Henri-Jean Tremblay, procureur du Séminaire à Paris, il laisse

cette consigne qui en dit long sur le degré éminent de détachement auquel il est parvenu: "Il nous faut laisser conduire à la Providence de Dieu!"

S'inspirant sans cesse de la parole du Seigneur: "Sans moi, vous ne pouvez rien faire", Mgr de Laval se laisse guider dans toutes ses actions par l'assurance d'être conduit par Dieu lui-même au but qu'il doit atteindre, et d'être soutenu par le secours divin dans tous les efforts qu'il fait pour y parvenir.

De cette profonde union à Dieu, jaillit dans l'âme du premier évêque de Québec un courant incessant de sérénité qui lui vaut la sympathie de ceux qui l'approchent. Il est pour chacun un modèle vivant d'espérance.

L'espérance!

À voir l'épais voile d'ombres qu'un scepticisme dissolvant étend sur notre époque, on pourrait croire qu'a bien eu lieu "la grève de l'espérance" qu'appréhendait Teilhard de Chardin.

Sans doute notre siècle n'est-il pas le premier à découvrir le caractère précaire et souvent dramatique de la condition humaine. Il demeure que jamais comme en notre temps, le désespoir ne s'est exprimé de façon aussi soutenue. Jamais comme aujourd'hui, l'esprit humain ne s'est posé autant de questions obsédantes sur le sens de l'existence.

Certes, bien des événements dépassant souvent les frontières de l'horreur sont venus enténébrer l'horizon et faire croire que les appuis sur lesquels on pouvait compter, naguère encore, se dérobaient les uns après les autres.

Mais le refus de toute transcendance, propre à notre époque iconoclaste, demeure le fait majeur qui engendre les désillusions les plus funestes et fait perdre cœur à bon nombre sitôt qu'ils se trouvent plongés dans la tourmente. Fasciné par la nouvelle puissance que le progrès moderne lui a permis de conquérir, notre contemporain s'est vite cru en mesure de partir, seul, à la conquête de tous les biens. Mais s'il a multiplié nos chances de bonheur, ce même progrès a créé de nouveaux périls qui ne font qu'accroître notre fragilité. Si bien qu'après avoir compté uniquement sur ses propres ressources, l'homme d'aujourd'hui se retrouve vite désenchanté et amer quand il lui faut affronter, à son tour, d'inéluctables échéances: la maladie, la souffrance, la mort.

Le croyant, lui, comprend sans peine que le progrès technique, s'il peut être d'un grand secours, ne peut devenir l'objet d'une confiance sans limite. L'homme de foi choisit plutôt de s'appuyer sur Dieu pour assurer son plein épanouissement et pour répondre à ses besoins les plus profonds. Il ne veut donc pas s'attacher démesurément aux biens sensibles qui s'offrent à lui. Ces biens, parce qu'éphémères, sont seulement capables de répondre à des besoins passagers, mais ne sont pas en mesure de combler la quête incessante de bonheur qui se trouve en tout être humain.

Voilà pourquoi le croyant consent à s'abandonner totalement à Dieu, reconnaissant sa radicale impuissance devant lui. L'espérance le convie à se plonger avec audace dans l'immensité de l'amour de Dieu et lui propose d'avoir le courage de donner, comme point d'ancrage à toute son existence, cet amour divin manifesté en Jésus-Christ.

“Aujourd'hui, disait Jean-Paul II lors de sa visite au Chili en 1987, il est plus que jamais nécessaire de lever le flambeau de la vérité évangélique pour éclairer les pas incertains et sans espérance de tant de nos frères qui vont à la dérive. Le chemin de l'Église, c'est cet homme dans le cœur duquel l'Esprit-Saint ne cesse pas d'être le gardien de l'espérance”.

En son temps, François de Laval a été un chemin de l'Église parce qu'il a toujours manifesté une robuste espérance. Alors que bien des difficultés auraient pu le briser, il n'a jamais voulu désespérer. Détaché de tous les biens d'ici-bas, nourri d'une vie intérieure des plus intenses, il a plutôt continué d'avancer dans la voie d'un engagement toujours plus ardent. Comme l'apôtre Pierre qui a pu marcher sur les flots aussi longtemps qu'il a su garder confiance dans l'amour du Sauveur Jésus qui l'appelait vers lui, François de Laval n'a pas craint de s'avancer vers Dieu sur les eaux mouvantes de sa propre existence, assuré qu'elles pouvaient le porter lui aussi.

C'est ainsi que, par le témoignage de sa vie dépouillée et par la lumière qui se dégage des lignes maîtresses de sa physionomie spirituelle, Mgr de Laval nous offre un enseignement qu'il importe de retrouver quand la morosité gagne les esprits, quand l'anxiété et l'aigreur en conduisent plus d'un aux confins du désespoir.

*Jacques LEMIEUX, prêtre
Séminaire de Québec*